



Poteau funéraire aloao.  
Avant 1898, bois, crânes de bovins,  
métal, perles, 306 x 75 x 83 cm.  
Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

À droite : Pierrot Men.  
*Fianarantsoa*, série *Briques*.  
2013, photographie.

# Les magiciens de la mort de Madagascar

En rassemblant près de 350 pièces d'intérêt historique, esthétique et ethnologique, choisies parmi les 20 000 objets de ses collections malgaches, le musée du Quai Branly propose la plus grande exposition jamais réalisée sur les arts de la Grande Île mystérieuse de l'océan Indien, animant enfin les dessins obscurs et secrets de Madagascar.

■ PAR EMMANUEL DAYDÉ

---

## **Madagascar. Arts de la Grande Île**

Musée du Quai Branly-Jacques Chirac, Paris

Du 18 septembre 2018 au 1<sup>er</sup> janvier 2019. Commissariat : Aurélien Gaborit

## **Joël Andrianomearisoa. No habiamos terminado de hablar sobre el amor**

Centre d'Art d'Alcobendas, Madrid. Du 12 septembre au 17 novembre 2018

---





Madagascar demeure une énigme. Non seulement l'origine de son peuplement reste obscure, mais l'histoire même de la Grande Île de l'océan Indien tarde à s'inscrire dans l'histoire du monde. On ne sait même pas très bien où la situer : incluse dans la section Afrique au musée de l'Homme, elle est repassée dans l'océan Indien au musée du Quai Branly. Aurélien Gaborit, commissaire de la manifestation, s'est d'abord employé à inscrire Madagascar dans l'histoire de l'art. Mais il a aussi voulu *faire histoire* de cet art méconnu, oublié et bien souvent méprisé. Jugé trop peu « primitif » pour pouvoir égaler en puissance les arts africains, considéré à l'inverse comme manquant de raffinement pour prétendre s'insérer dans les arts asiatiques, l'art malgache se situe dans une sorte de *no man's land* stylistique, qui en fait tout le prix. Picasso, qui possédait quelques pièces malgaches dans sa collection, avait bien noté l'existence d'un vocabulaire original et différent.

## Choses difficiles, précieuses et terribles

Séparé de la côte orientale africaine au Jurassique moyen il y a 170 millions d'années, Madagascar aurait reçu ses premiers chasseurs-cueilleurs, venus de la côte est-africaine, au nord de l'île au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Mais de ces cultures préhistoriques, qui se seraient développées dans le sud-ouest et dans l'extrême nord jusqu'au V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., il ne reste rien. Si l'on a retrouvé quelques pièces en chloritosciste (schiste vert) datant du début de l'ère chrétienne, l'histoire ne commence véritablement qu'avec l'arrivée au VIII<sup>e</sup> siècle d'Austronésiens, qui parlent une langue barito apparentée à celle de Kalimantan (Bornéo) en Indonésie, qui va créer une nouvelle langue en empruntant au javanais avant de se mêler au bantou. Les Vézos qui habitent les côtes autant que les Vazimba qui progressent à l'intérieur voient passer des vagues successives d'immigrants. L'essor de la culture swahilie, d'origine bantoue avec des apports arabes et persans, atteint la Grande Île à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Au nord-ouest, la cité-État de Mahilaka, entourée de murs, est édifée au XI<sup>e</sup> siècle autour de la première mosquée en pierre jamais construite, fournissant



Amulette.

Avant 1929, population sakalava, bois, métal, perles de verre, textile, matériaux organiques, 18 x 6,5 x 6,5 cm.

Musée du quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

Bois de lit (détail).

Musée du quai Branly - Jacques Chirac, Paris.



céramiques chinoises et islamiques venues du golfe Persique et du Yémen, tandis que le port de Vohémar, dans le nord-est, commerce avec l'Asie du Sud-Est et la Chine en important des produits de luxe, tels des miroirs et des bâtons à khol, et en exportant des objets en chloritoschiste. La nécropole de Vohémar, fouillée depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, rend compte d'une culture matérielle très riche, dont des marmites tripodes d'essence chinoise, attribuées aux Rasikajy, commerçants venus d'Inde du Sud. Les arrivées austronésiennes qui se suivent aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles introduisent de nouvelles conceptions politiques et religieuses, favorisant l'essor de royaumes fortement hiérarchisés. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les premiers villages formés sur les hauts plateaux centraux de l'Imerina entrent en contact avec les cités de la côte, comme en témoigne la légende du géant Rapeto, capable de traverser tout le pays Merina en quelques instants par grandes enjambées, mais dont le nom, en swahili, évoque les fers des esclaves. Au XIV<sup>e</sup> siècle, un refroidissement accompagné d'une baisse des pluies de mousson désertifie la Grande Île et marque le déclin de ses premières villes. Touchant Madagascar au XV<sup>e</sup> siècle, les Portugais se contentent de la piller, saisissant « beaucoup d'étoffes, de l'or et de l'argent », ainsi que « des esclaves et des vivres », comme l'écrit le fils de l'explorateur d'Albuquerque. Le temps des royaumes malgaches, indépendants du monde musulman, n'arrive qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, lorsque des royautes sacralisées, fondées sur le culte des ancêtres, s'emparent des immenses terres de l'intérieur. Les luttes pour l'hégémonie des différents clans Vazimba des hauts plateaux centraux (que les autres clans Vezo des côtes appelaient les *Hova*) aboutissent à la naissance des grands royaumes Merina, Betsileo, Bezanozano, Sihanaka, Tsimihety et Bara. La dynastie des Maroserana, qui fonde le Menabe dans le sud-est de l'île – avant de devenir rois du Boina et de fonder l'empire Sakalava – en troquant des esclaves contre des armes à feu et en se faisant aider de pirates anglais, amplifie la sacralité du roi par l'institution de la cérémonie des reliques. « Choses difficiles, précieuses et terribles », comme l'écrit le capitaine Rey, les reliquaires, ornés de perles de verre et enduits de graisse, conservent jalousement poils de barbe, cheveux et ongles des ancêtres. En guise de témoignage de la puissance du culte rendu aux ancêtres royaux, le Pavillon des Sessions du Louvre conserve un rare cénotaphe funéraire sakalava, collecté par la mission Grandidier en 1898, qui représente un homme et une femme sculptés de manière hiératique au sommet d'un poteau, tandis qu'un crocodile et un zébu montent sur son fût.



Joël Andrianomearisoa. *No habíamos terminado de hablar sobre el amor.*  
2018, tapisserie d'Aubusson, 235 x 130 cm.  
Courtesy de l'artiste et galerie Sabrina Amrani, Madrid.

## Traduit de la nuit

Longtemps qualifiés de « barons-brigands » fournisseurs d'esclaves, les Merina des hauts plateaux du centre – désignés comme Ambaniandro (« Ceux qui sont sous le soleil ») par les gens de la côte – se regroupent sous l'autorité d'Andrianampoinimerina (« Prince désiré par l'Imerina »), roi conquérant, aussi bon orateur que grand législateur, qui installe sa capitale à Antananarivo en 1794 afin d'y édifier une société du végétal spartiate. Avant même que Jean Laborde ne vienne construire le Palais de la Reine (Rova) de la nouvelle capitale, les Merina ont leur propre architecture, comme le démontre la sobre et classique case royale d'Ambohimanga (« la colline bleue »), premier palais du souverain transformé en caveau royal de la dynastie. Amenées sur place par porteurs depuis l'est de l'île, de lourdes planches de palissandre noires – matériau noble qui ne

devait pas toucher terre par peur de la souillure – s'élèvent à dix mètres de hauteur, établissant un carré de nuit sacrée sous la pointe de diamant d'une longue couverture de roseaux qui strie le miroir du ciel. Dans ses créations pour une terre lointaine tissées de mélancolie, l'artiste contemporain Joël Andrianomearisoa s'inspire de l'élégance géométrique de l'austère construction Merina. Au gré de ses enquêtes sur la lumière, il utilise la sensualité sévère de sombres tissus comme autant de réceptacles d'une mémoire physique et émotionnelle, hantée d'un amour triste qui se plie et se déplie. Pour le Centre d'Art d'Alcobendas de Madrid, Andrianomearisoa vient de concevoir une tapisserie d'Aubusson rayée de lourdes et capiteuses bandes noires, à partir de la photographie d'un paysage de matin vaporeux, telle « une fleur de sang (noir) éclosse en la prairie de la nuit ». En Imerina, le lien aux ancêtres est renforcé par la construction de grands caveaux en pierre dans la terre sacrée, qui doivent permettre de sédentariser les morts en leur faisant contempler les rizières. Placé au Centre-de-la-terre, selon un schéma astrologique qui régit également les maisons, les portes des villes et les camps militaires, le roi vivant est sacré. Il renouvelle chaque année son *hasina* (vertu sacrée) lors d'un rite de régénéscence, la fête du bain (Fandroana), elle-même suivie du bain de ses sujets. Son fils, Radama I<sup>er</sup>, peut enfin se proclamer roi de Madagascar : « L'île tout entière est maintenant à moi », déclare-t-il, même s'il n'en contrôle que les deux tiers. Après le règne de sa veuve, Ranaivalona I, réticente à la modernisation (mais dont les bois de lits surélevés se parent néanmoins de nouveaux motifs figuratifs de parades militaires), et de Ranaivalona II, qui mène au contraire une politique d'eupéanisation, se convertit au protestantisme et brûle les talismans royaux, la dernière reine, Ranaivalona III, est exilée par les Français. Mettant fin au Royaume de Madagascar, la France annexe la Grande Île comme colonie, au titre de *Fanjakana raia mandreny* (« dirigeant » considéré comme « père et mère »).



Anonyme. Reproduction des fresques du Tranovola.  
1926, huile sur toile, 65,2 x 51,4 cm.  
Musée du quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

## Voleur d'âme

Utilisée par les souverains Merina comme un outil de pouvoir, la peinture prend son essor à Madagascar. À la suite d'André Coppalle, appelé par Radama I<sup>er</sup> pour peindre son portrait, les premiers peintres malgaches, encouragés par les Français, réalisent des portraits des diverses ethnies de la Grande Île pour les exposer lors des expositions universelles ou coloniales. Louis Raolina exécute ainsi de délicates et transparentes aquarelles de notables Merina, au réalisme photographique quasi magique. Après l'ouverture d'une école des Beaux-Arts à Antananarivo en 1913, les Malgaches se voient initiés à l'anatomie et au dessin d'après nature. Essayant de rompre avec le style académique des Beaux-Arts, qui peine à faire émerger un véritable « style malgache », les Ateliers des Arts appliqués Malgaches, ouverts par Pierre Heidmann en 1928, ambitionnent « de rénover toutes les industries susceptibles de présenter un intérêt artistique » en fondant leur enseignement sur les motifs traditionnels. Ernest Rakotondrabe – par ailleurs assimilé à un arti-



Pierrot Men.  
*Ilakaka.*  
2008, photographie.

san en tant que sculpteur de bas-reliefs – se met à vouloir saisir le mouvement des drapés plutôt que la noblesse des visages. Plus lente à progresser au départ, la photographie devient vite l’apanage des Malgaches. S’efforçant de fermer le royaume aux influences étrangères, la reine Ravalona I rejette pourtant violemment cette «voleuse d’âme». Son fils, le prince Rakoto, n’a pas ses préventions et demande au révérend William Ellis de faire son portrait. Devenu roi sous le nom de Radama II, il nomme le protestant anglais photographe officiel de la cour. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la photographie missionnaire et scientifique se développe tandis que le général Gallieni crée un atelier de photo au service géographique. À la fin des années 1910, à la faveur du développement aux bromures d’argent, plus facile d’exploitation, une dizaine de studios professionnels tenus par des Malgaches fleurissent dans la capitale. Razaka est le premier à ouvrir son studio, dès 1889, à l’adresse de la grande aristocratie, créant ainsi l’envie d’être immortalisé par lui dans ses portraits élégants et touchants. Surmontant leur grand-peur initiale devant l’objectif, les Malgaches prennent

la pose devant de simples décors. Politicien devenu portraitiste en vogue, Ramilijaona réalise ainsi des portraits de femmes d’une grande délicatesse qui, selon Peter Knapp, «captent l’espérance d’une vie» et «révèlent son présent intérieur». Les reportages de rue étant interdits par la puissance coloniale, les photographes ne s’autorisent à sortir de leurs studios qu’après l’indépendance en 1960. Photographe engagé, Dany-Be alterne séjours en prison et photo-reportages sur des sujets brûlants, comme la révolte des enfants en 1971. Ouvrant son premier laboratoire en 1974, par amour des jeux de l’ombre et de la lumière, Pierrot Men, né d’une mère franco-malgache et d’un père chinois, parcourt la Grande Île en tout sens afin de «dévoiler de minuscules fragments de vie», devenant la mémoire visuelle de Madagascar.



## Descendants de ceux qui désirent

Comment caractériser cet art malgache, si fuyant, insaisissable et pétri d'influences ? Si l'on reprend le cours de l'histoire, à quelque époque que ce soit, la Grande Île fait montre d'une très grande économie de moyens, d'un goût affirmé pour l'épuration, utilisant une gamme colorée restreinte et naturelle, quasi monochrome – hormis dans l'art des tissus – et affichant un sentiment de noblesse et de retenue mélancolique. La chercheuse en archéologie Bako Rasoarifetra parle de « design » à propos des arts traditionnels de Madagascar. Faisant mentir Théophile Gautier, pour qui « tout ce qui est utile est laid », l'esthétique malgache adopte un style décoratif sobre soucieux de beauté fonctionnelle. La céramique impose ce minimalisme, des poteries en argile rouge de la côte, décorées d'impressions de petits coquillages marins qui créent des ondes, jusqu'aux bols et cruches des Hautes-Terres centrales, d'abord incisés de triangles et de traits parallèles, puis graphités d'impressions circulaires et de motifs en relief. Les lampes en

pierre – qui peuvent participer du prestige du roi – répondent aux solutions d'usage contemporaines avec leurs formes en colonne, décorées de cannelures verticales et de frises florales. Quant aux luminaires en fer – matière réservée aux nobles jusqu'à son utilisation pour les outils, sous l'impulsion du Français Jean Laborde –, ils reproduisent une élégante figure géométrique en plusieurs branches, sur une base en forme d'anneau, qui ne déparerait pas en face d'un Garouste et Bonetti. Moyen d'expression majeur et activité principale des femmes malgaches durant des siècles, la vannerie sert à confectionner à peu près tout, depuis les vêtements (et même le cache-sexe) jusqu'aux nattes, corbeilles, porte-cuillères ou panneaux accrochés aux murs comportant des versets bibliques. Combinant des motifs géométriques marquetés dans les Hautes-Terres, la vannerie se fait plus travaillée dans le Sud, les Betsileo privilégiant le vert et les populations du Sud-Est le violet. Reconnu patrimoine oral et immatériel de l'humanité par l'Unesco, le travail du bois des Zafimaniry (« Descendants de ceux qui désirent ») confine au chef-d'œuvre en sculptant des décors remarquables à l'extérieur comme à l'intérieur des maisons. Figurant des oiseaux sur les pignons, taillant dans la masse des pots de miel en guise d'offrande ou élaborant des chaises à trois pieds en forme de pattes de zébu, le génie créateur zafimaniry, influencé par les civilisations austronésienne, africaine et arabe, repose sur des combinaisons simples, inspirées de l'observation de la nature : traits, triangles ou formes arrondies évoquent des traces de pas de chèvre ou des arêtes d'anguille en bordure tandis que les motifs se transforment en fruits, étoiles ou alvéoles de ruche au centre.

## Magiciens de la mort

Dans la conception malgache, il n'y a pas de coupure réelle entre le monde des vivants et celui des morts, si ce n'est, comme le reconnaît Aurélien Gaborit, que « les morts vivent mieux que les vivants ». Pour éviter la mort définitive et rejoindre le monde des ancêtres, avec lesquels ils se sentent biologiquement proches, les Malgaches procèdent à un rituel de secondes funéraires appelé « retournement des morts ». On comprend mieux alors le soin particulier dévolu à l'art funéraire. C'est la beauté farouche des *aloalo* (poteaux funéraires) sculptés par les Mahafaly et les Antandroy dans le Grand Sud



Poteau funéraire aloalo (détail).  
XVII<sup>e</sup>-fin XVIII<sup>e</sup> siècle, population sakalava, bois sculpté, monoxyle,  
215 x 30 x 25 cm. Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.



Vue de l'exposition Aloalo, *Sculptures Mahafaly des Efiaimbelos*, galerie Perrotin, Paris, 2018. Courtesy des artistes et Perrotin.

désertique de l'île qui a réussi à rendre l'esthétique malgache universelle. Totems censés représenter la vie du défunt et apposés sur son tombeau, les *aloalo* figurent des scènes de vie taillées dans le bois, représentant des figures masculines ou féminines longilignes et graciles (qui ne sont pas sans rappeler l'archétype féminin crispé de *L'Objet invisible* que sculpte Giacometti en 1935). Ornés de macabres crânes de zébus – censés représenter le nombre de bêtes acquises par le défunt au cours de sa vie –, ces *aloalo* offrent une plus grande richesse de motifs que les poteaux du continent africain. Exposées à Paris en 1989 lors de l'exposition *Les Magiciens de la Terre* – et repris cet été à la galerie Perrotin de Paris et de New York avant d'être vendus pour venir en aide à l'association Aze pour les enfants de Tuléar –, les *aloalo* contem-

porains de Mahafale Efiaimbelo ont enrichi cet art d'une créativité nouvelle. Désormais, à cause du clan Temaromainte (Efiaimbelo père, fils et petit-fils), les couleurs les plus vives ont fait irruption dans la sculpture. Taillé dans le mendorave, une espèce de bois dur réservé aux sculpteurs, l'*aloalo* des Efiaimbelo offre une succession de sept motifs étagés et peints de losanges et de croissants en haut d'un poteau, que surmontent des figures de zébus en rouge ou noir et blanc (symbolisant la passion et le prestige), de guerriers (figurant la souveraineté), d'oiseaux (pour l'amour et la loyauté) ou encore de policiers (censés incarner la justice et la force). On ne meurt pas à Madagascar. Tout au plus s'écarte-t-on de la vie et de ses rayons, en passant à d'autres états, plus obscurs, qui jalonnent la blanche infinité du temps. ■